Robert Desnos

PROSPECTUS

et autres poèmes 1919-1944

Vertiges

JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Oscar Miestchaninoff (1886-1956), *L'Homme au chapeau haut-de-forme* (1922),
Musée des années 1930, Boulogne-Billancourt (France.)

Robert Desnos (1900-1945).

PROSPECTUS

À Louis Aragon

Et j'ai dit qu'il fallait rire
et j'ai dit qu'il fallait chanter ;
Laurent Tailhade, Apollinaire,
Je suis venu par les allées...

je suis venu jusqu'à la rade :
un *cargo-boat* y accostait,
on déchargeait des marmelades
de cœurs meurtris et de fruits blets.

Mais quand j'ai voulu savoir l'heure,
mais quand j'ai cherché mon cœur
dans la poche de mon gilet,
j'ai vu qu'un archer vainqueur
vers le soleil vous emportait !

À René Crevel

Je suis passé dans une rue étrange
où des enfants blonds compissaient leurs langes.

À la porte d'un restaurant
un écriteau était collé :

ICI ON PEUT APPORTER SON MANGER

À la porte d'un hôtel meublé
un écriteau était collé :

ICI ON PEUT APPORTER SON AMOUR

À Eugène et Lucienne de Kermadec

Mon tombeau mon joli tombeau,
il sera peint au ripolin
avec des agrès de bateau
et des tatouages de marin.

Sur mon tombeau un phonographe
Chantera soir et matin
la complainte du guerrier
cafre navré d'un coup d'œil libertin.

Sur mon tombeau un phonographe
récitera cette épitaphe

LIBERTÉ ÉGALITÉ FRATERNITÉ

À Benjamin Péret

Si tu chantes la Marseillaise
pourquoi faut-il qu'il te déplaise
de la chanter sur l'air de complainte sensible
de tel petit navire au mousse comestible.

Calligraphie les factures
et vérifie les additions,
tu marieras des rimes après la fermeture et des alexandrins pendant tes ablutions

Métro – chemin de fer de ceinture.
Faits divers – table de nuit –
Bougie – réveil matin –
Une fois par mois cinq francs aux putains –
chaque soir à sept heures le potage attendu –

LES MANUSCRITS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS

J'entrai dans le grand magasin
au rayon de la quincaillerie
le commis lisait Francis Jammes
et pendant deux heures il me fit la réclame
en alexandrins.

Il consentit enfin
à me vendre un piège à rat.
Quand je sortis il faisait nuit,
une femme fardée m'accosta :

Elle avait lu Francis Jammes
et pendant deux heures elle me fit la réclame
en alexandrins.
Elle avait une carte qu'elle montra :
Elle était
BREVETÉS S.G.D.G.

À Pierre Scordel

Sur les tempes le père a deux virgules
Il sait jouer du clairon
Vous pourrez lire son nom
sur les murs des cellules
des casernes d'Afrique.

Pour exciter les mâles
après dîner dans les rues transversales
La mère
rattache sa jarretière

La fille est bonne à tout faire
à tout faire chez un vieux monsieur

Et maquillé le fils dans les bars clandestins
à l'entour de la Madeleine
du soir au petit matin
erre comme une âme en peine.

Il déjeune tous les jours dans cette famille
Il y boit tous les jours la même camomille
Il y mange tous les jours de la
CUISINE BOURGEOISE

À Paul Smara

Elles sont mortes les abeilles
au cimetière des Lilas
Si vous voulez du chocolat
Mettez deux sous dans l'appareil

Il est mort notre Apollinaire et mort aussi Laurent Tailhade
Cinq abeilles volent dans l'air
et les sirènes de naguère
pour moi s'abattent dans la rade

Meurent les porte-lyre
le rimeur Jean Aicard
ouvre la bouche en tirelire

SI VOUS VOULEZ DU CHOCOLAT
METTEZ DEUX SOUS DANS L'APPAREIL.

5.11.19

Si vous allez chez l'épicier
Prenez du poivre de Cayenne,
Une escadre ce soir va-t-elle appareiller
Sur une mer de sauce tomate et de rhum ?

Allez chez l'épicier de la rue Saint-Sauveur
Il y a prime à TOUT ACHETEUR

Petit garçon qui veux aimer
Connais-tu l'épicier d'amour ?
C'est au Palais des Courtisanes

IL Y A PRIME À TOUT ACHETEUR

À Jacques Baron

Va-t'en chez le tailleur
en sifflant le *God save the king*
Pour le veston ou le *smoking*
IL FAUT LAISSER DES ARRHES

Va-t'en chez le fripier des semaines à venir
uniforme de pompier,
camisole, froc ou tunique :
à ton goût tu pourras choisir.

Mais les semaines du passé jamais
ne pourront revenir
chez le fripier de ton destin

IL FAUT LAISSER DES ARRHES

À Max Morise

Chicago
Les tramways font un bruit de pâte à beignets
quand on la met dans l'huile.

Dans la prairie il y a un *cow-boy :*
Il crève les étoiles à coups de revolver
pour éterniser la naissance de son fils.

Caché derrière un caroubier il dort
le pirate de la savane oublié
dans un roman de Gustave Aymard.

Dans la prison de Chicago il y a un assassin poitrinaire
par trois dames aux mains blanches aux yeux d'émail
par un docteur aux lunettes d'écaille par un clergyman rasé au rasoir star
soigné

Courage ! ont dit les trois dames aux mains blanches
Courage ! avait dit le docteur à lunettes d'écaille
Demain il pourra se lever
Courage a répété le clergyman rasé au rasoir star
Demain il pourra se lever
et quand il pourra se lever
on l'emmènera se faire électrocuter.

1917-1919

À Georges Gautré

Il est interdit de cracher par terre
et le plafond est de forme circulaire.

Une poule a pondu
sur les fauteuils de cuir et d'or
mais nul coq du futur
n'en sortira jamais Poussin.

Les œufs à la coque
nul ne les a brisés
Vienne un bandit de l'Orénoque
en Peau-Rouge déguisé.

Bouche ouverte à l'instar d'un ténor
Jean Richepin lit un discours
sur la rosière de Nanterre,

IL EST INTERDIT DE CRACHER PAR TERRE.

Je sais un champion de billard
qui porte perruque et lorgnon
qui à Londres, dans le brouillard,
avec la femme d'un mercier
FAIT L'AMOUR AUX PETITS OIGNONS
sans l'aimer ni la remercier.

Dans ce fromage il a laissé
quatre molaires et son faux nez.
Passez-moi le sel de Ninive
Servez, servez-moi des olives,

Pour évoquer dans mon assiette
La Canebière et la Joliette.

Au bordel d'Épinal
sont trois carmes déchaussées
Elles administrent les damnés
avant l'entrée à l'hôpital

Soldat de bois soldat d'amour
frais sorti d'une image d'Épinal
les échassiers sur la Moselle
Trempent une patte dans l'eau sale

Aimes-tu bien les Demoiselles ?

Sitôt sorti va voir le magicien
de son bocal il sortira trois perles d'or et deux d'argent

Il te les donnera

Dans un cocktail couleur tango
je buvais les yeux de ma belle :
l'un est vert l'autre mirabelle,
je buvais les yeux de Margot.

Margot mon rêve, au pas d'un tango,
a piétiné l'image frêle,
ses yeux aux couleurs rebelles
troublés par mon chalumeau.

Le divin cocktail de ses larmes,
par un beau soir à Monaco,
Ô fées Méditerranéennes
Je l'ai bu au son d'un tango.

QUATRAIN POUR UNE DAME ISRAÉLITE NOUVELLE ACCOUCHÉE

Sur l'augural berceau propice et pérennel
Splendit l'astre advenu au ciel pur de Noël
Je vois dans le futur ayant fées pour marraines
Le fils de votre arcane étonner les sirènes.

1918

NEUVE JEUNESSE

Nous irons au cinéma
Rendre nos devoirs à Charlot
Mais n'irons-nous pas sur l'eau
Visiter YOKOHAMA ?

Le nègre des Batignolles
où est-il ? et son banjo ?
La putain qui m'appelait coco
et qui posait les vierges folles ?

Les cerises en sac de papier
que je croquais dans mon dodo
Polichinelle et le Pompier
qui chantaient ho ho ho ho ?

Toutes les fleurs de Colombo,
tous les whyskies de Singapour
et les remparts de Saint-Malo
et les débris de mes amours

La mer a noyé tout cela

Je ne suis plus qu'un petit garçon
qui mange du chocolat
et qui joue au ballon

PROSPECTUS

Tous les vieillards dans la maison
Ont détraqué leurs pendules,

Il fait nuit en toute saison
Dans la maison des trop crédules.

Ils ont renversé les potiches
La concierge a rompu le cordon,
Tous les vieillards de la maison
Ont des chevelures postiches.

Montent les cris de la rue ;
Voici frissonner leurs bedaines,
Voici sonner sonner le glas
Et passer le cri de leur haine
Raccommodeur
FAÏENCE ET PORCELAINE.

La marchande des quatre saisons
Vend du muguet et des cerises
Pêle-mêle.

Il y a des fleurs au parc Monceau
Y vont jouer les petits garçons
qui portent culottes courtes et larges
et font rouler des cerceaux.

Le soleil avec les cerceaux
joue sur le sable des allées.

Dans un autre parc
Il y a des fleurs en fil de fer
Et des cerceaux en porcelaine.

Y viendront les petits garçons
Jouer à cache-cache.

La porte du parc des fleurs en fil de fer et des regrets
éternels en papier
Est en tôle de première qualité
Avec un écriteau d'émail bleu :
« ENTREZ SANS FRAPPER. »

SENS

ART POÉTIQUE

Par le travers de la gueule
Ramassée dans la boue et la gadoue
Crachée, vomie, rejetée –
Je suis le vers témoin du souffle de mon maître –
Déchet, rebut, ordures
Comme le diamant, la flamme et le bleu de ciel
Pas pure, pas vierge
Mais baisée dans tous les coins
baisée enfilée sucée enculée violée
Je suis le vers témoin du souffle de mon maître
Baiseuse et violatrice
Pas pucelle
Rien de plus sale qu'un pucelage
Ouf ! ça y est on en sort
Bonne terre boueuse où je mets le pied
Je suis pour le vent le grand vent et la mer
Je suis le vers témoin du souffle de mon maître
Ça craque ça pète ça chante ça ronfle
Grand vent tempête cœur du monde

Il n'y a plus de sale temps
J'aime tous les temps j'aime le temps
J'aime le grand vent
Le grand vent la pluie les cris la neige le soleil le feu
et tout ce qui est de la terre boueuse ou sèche
Et que ça croule !
Et que ça pourrisse
Pourrissez vieille chair vieux os
Par le travers de la gueule
Et que ça casse les dents et que ça fasse saigner les gencives
Je suis le vers témoin du souffle de mon maître
L'eau coule avec son absurde chant de colibris
de rossignol et d'alcool brûlant dans une casserole
coule le long de mon corps
Un champignon pourrit au coin de la forêt ténébreuse
dans laquelle s'égare et patauge pieds nus une femme
du tonnerre de dieu
Ça pourrit dur au pied des chênes
Une médaille d'or n'y résiste pas
C'est mou
C'est profond
Ça cède
Ça pourrit dur au pied des chênes
Une lune d'il y a pas mal de temps
Se reflète dans cette pourriture
Odeur de mort odeur de vie odeur d'étreinte
De cocasses créatures d'ombre doivent se rouler
et se combattre et s'embrasser ici
Ça pourrit dur au pied des chênes
Et ça souffle encore plus dur au sommet
Nids secoués et les fameux colibris de tout à l'heure
Précipités
Rossignols époumonés
Feuillage des forêts immenses et palpitantes
Souillé et froissé comme du papier à chiottes
Marées tumultueuses et montantes du sommet des forêts vos vagues attirent vers le ciel
les collines dodues dans une écume de clairières
et de pâturages veinée de fleuves et de minerais
Enfin le voilà qui sort de sa bauge
L'écorché sanglant qui chante avec sa gorge à vif
Pas d'ongles au bout de ses doigts
Orphée qu'on l'appelle
Baiseur à froid confident des Sibylles
Bacchus châtré délirant et clairvoyant
Jadis homme de bonne terre issu de bonne graine par bon vent
Parle saigne et crève
Dents brisées reins fêlés, artères nouées
Cœur de rien
Tandis que le fleuve coule roule et saoule de grotesques
épaves de péniches d'où coule du charbon
Gagne la plaine et gagne la mer
Écume roule et s'use
Sur le sable le sel et le corail
J'entrerai dans tes vagues
À la suite du fleuve épuisé
Gare à tes flottes !
Gare à tes coraux, à ton sable, à ton sel à tes festins
Sorti des murailles à mots de passe
Par le travers des gueules
Par le travers des dents
Beau temps
Pour les hommes dignes de ce nom
Beau temps pour les fleuves et les arbres
Beau temps pour la mer
Restent l'écume et la boue
Et la joie de vivre
Et une main dans la mienne
Et la joie de vivre
Je suis le vers témoin du souffle de mon maître.

EN DESCENDANT DES COLLINES AU PRINTEMPS

En descendant des collines au printemps
À l'heure où la rosée brille dans les toiles d'araignées
Au bruit lointain du fer battu dans les forges,
Au miroitement du jour dans l'eau des rivières.

En descendant des collines au printemps
J'ai laissé, dis-je, avec l'hiver les chagrins et les rancunes
Un amour profond me transporte de joie
Et ma haine elle-même me transporte et m'exalte.

En descendant des collines au printemps
Abandonnant des tombes vermoulues et des souvenirs,
Ivre des parfums de la terre et de l'air
Et me dilatant jusqu'à contenir le monde.

En descendant des collines au printemps,
J'ai brisé les balances où je pesais la vie et la mort,
Enfin prêt à accueillir l'été et les vendanges,
Prêt à accepter que le chemin, mon chemin s'interrompe.

En descendant des collines au printemps
Vivant de plus de joie qu'aux jours de ma jeunesse
Mais attentif aux parfums de la terre et de l'air,
Attentif à l'écho d'une petite chanson lointaine

Chantée, d'une voix mal assurée, par une petite fille
Que jamais je ne connaîtrai.

18-V-1943

CRÉPUSCULE D'ÉTÉ

Crépuscule d'été baigné de brouillard rose
Déchiré par le bleu des ardoises des toits,
Le bleu du ciel, le bleu de l'asphalte et, parfois
Saignant sur une vitre où des reflets s'opposent

Reflet de la rivière en le feuillage enclose
Reflet du son, reflet du lit en désarroi,
Vibrations des carreaux au fracas des convois,
Tout ici se rencontre et se métamorphose.

Le soleil lourdement roule sur les maisons,
Dans la rumeur du soir et l'écho des chansons :
La nuit effacera cet univers fragile,

Le fantôme du lit quitté par les amants
Et le défaut du verre imitant le diamant
Mais la vitre longtemps vibrera sur la ville.

FENÊTRE

Par une fenêtre jaune d'or
Entrent la pomme et l'ananas
L'insecte et le poisson
L'oiseau et l'ombre

Pas la peine de faire tant de nuit
Sur un plat de légumes exotiques
Le bateau à voiles sorti d'un autre âge
Ira quand même à bon port

À bon port et à merci
À bon port et à son corps défendant
Un cri n'ayant jamais cassé quatre pattes
À un fauteuil.

OHÉ DE LA VALLÉE

Au détour du sentier dans la montagne
La carcasse du mulet mort l'autre année
Sous la charge trop lourde qu'il portait
Achève de blanchir sous le soleil de plomb.

Le parfum du thym et le bourdonnement des insectes
Emplissent l'air jusqu'à l'ivresse du passant
Qui sent le temps hésiter à poursuivre sa route
Et le monde vaciller dans la chaleur.

Dans la vallée, au bas des pentes escarpées,
Des mules passent en trottant
Au bruit de leurs grelots et de leurs fers.

Dans la cour d'une ferme des hommes entourent
Une brebis qui vient de mettre bas
Et l'un d'eux lève vers le ciel un agneau étonné de vivre

CHEVAL

Cheval de fer et de fumier, mâcheur de paille,
Cheval jailli de la tempête et du dégel,
Agite le panache à ton front blanc de sel
Et, d'un train paresseux, mène les funérailles.

Car on conduit en terre au soir de la bataille
Un être. Qui est-il ? il est mort et le ciel
Montre sa trame et ses accrocs et ses tunnels
Et se retourne et se déchire et tonne et bâille.

Pas de nom sur la tombe où pourrira ce mort,
Pas de légende où faire un jour vivre ce corps
Rien que l'oubli, si l'oubli peut avec la haine

Se concilier, et si, sans visage et sans nom
Ce mort reste un exemple et si, jusqu'aux canons
Enfoncé, le cheval le cloue en sa géhenne.

LE PROMONTOIRE

Si Phèdre, après la mort, te retrouve, Hippolyte,
Tous deux ayant cessé de vivre au même instant,
Quels baisers, quelle étreinte hors des portes du temps
Hors de l'espace ! ... Un cri vous porte et vous habite.

Au labyrinthe, alors, des astres insolites,
C'est le vol d'un oiseau qui chancelle en portant
Une flèche fichée au poitrail et, pourtant,
De son sang cet oiseau vous teint et ressuscite.

Adieu mémoire, adieu beaux noms de vos amours,
Beaux sens adieu. Soyez muets, aveugles, sourds,
Regrettez et pleurez vos corps qui se dispersent.

Le monstre est pourriture et le ciel est chargé,
Thésée, au promontoire, en son geste est figé.
Phèdre, ton souvenir l'épouse à la renverse.

AUTRES POÈMES
SENS

L'ÉTOILE DU MATIN

C'est l'appel du village aux paresseux bergers
Qui chante ce matin dans mon cœur, et j'aspire,
Tous les verres vidés, à dormir aux vergers
Où chantent les oiseaux, où les abeilles girent.

Face au ciel, et cherchant dans les nuages en marche
Des géants abrutis par le froid et la nuit,
Je verrais se creuser des tunnels et des arches
Et des arbres de lueurs porter des lueurs de fruits.

Tout au fond d'un cratère écrasant de vertiges
Apparaîtrait l'étoile aux pointes de cristal,
La rose du matin détachée de sa tige,
La belle promeneuse au regard sans rival

Robe de velours noir et diadème éclatant
De la boue de comète à la soie du corsage,
Collier brisé laissant tomber tant de diamants
Que l'herbe autour de moi pleure comme un visage

Je t'enferme en mes yeux clos sur ta belle image

Aux ténébreux jardins roués par les éclairs
Que ta robe et tes pieds laissent sur leur passage
Quand tu sors de la mer tumultueuse de l'air.

Mais je voudrais savoir où tu passas la nuit.
Ainsi que moi, tu dors aux heures de lumière
Indifférente aux cris, aux chants, au jour, aux bruits
Ainsi que moi, tu dors et rêves la dernière.

Et je souhaite de dormir sous tes réseaux
De te voir apparaître au-dessus des campagnes
Dans un verger bruyant d'abeilles et d'oiseaux
À l'ombre du plus grand des châteaux en Espagne

Et je me dissoudrais dans un sommeil profond
Comme le café noir et comme la migraine
Ou la sonorité du bronze des bourdons
Et la monotonie du feu et des fontaines.

Tandis que toi, pâlie à l'écume du jour,
Disparaîtrais du ciel comme un reste de poudre
ur un visage en proie aux charmes de l'amour
Qui flambe et monte avec le fracas de la foudre.

LE MIROIR ET LE MONDE

Chaque jour de ses dents aiguës
Le temps déchire un peu le tain
De ce miroir et restitue
À l'espace un nouveau butin

La lèpre marque le visage
Et masque un retard qui s'éteint

Las et las de se reconnaître
Chaque soir et chaque matin

Le paysage apparaissant
Avec son ciel et son lointain
Libère un reflet et invite
Narcisse à vivre l'incertain
Le limpide, le beau voyage
Entre le soir et le matin

QUATRE SAISONS

Elle naît au déclin de l'automne
Elle vit en rêve tout un hiver
Elle s'éveille en sursaut au printemps
Elle aime, elle aime en plein été

Elle sème des souvenirs en automne
Elle oublie ses souvenirs en hiver
Elle chante la vie au printemps
Elle, se tait, elle se tait en été
Elle parle à travers l'automne
Elle écoute une voix en hiver
Elle va vers la vie au printemps
Elle nie, elle nie la mort en été

On la perd de vue en automne
On l'oublie, on l'oublie en hiver

Quelqu'un se souvient d'elle un jour de printemps
Son nom naufrage pour jamais au cœur de l'été

Automne, hiver, printemps, été

1943

CHANSON DE ROUTE

C'est avec du crottin de Pégase
Qu'Eusèbe a fumé son jardin.
Avec du crottin de Pégase ?
Oh ! oh !
Pour du crottin, c'est du crottin
Eusèbe appartient au gratin.

C'est avec du crottin de Licorne
Qu'Eusèbe a fumé son jardin
Avec du crottin de Licorne ?
Oh ! oh !
Pour du crottin c'est du crottin
Eusèbe n'est pas un crétin.

Avec du crottin de Minotaure
Eusèbe a fumé son jardin ouais
Du crottin de minotaure ! oh ! oh !
Non du crottin mais de la bouse
Qu'Eusèbe a mis sur sa pelouse.

4 avril 1944
Desnos pour son ami Eirisch
Camp de Compiègne

Tu, Rrose Sélavy, hors de ces bornes erres
Dans un printemps en proie aux sueurs de l'amour,
Aux parfums de la rose éclose aux murs des tours,
à la fermentation des eaux et de la terre.

Sanglant, la rose au flanc, le danseur, corps de pierre
Paraît sur le théâtre au milieu des labours.
Un peuple de muets d'aveugles et de sourds
applaudira sa danse et sa mort printanière.

C'est dit. Mais la parole inscrite dans la suie
S'efface au gré des vents sous les doigts de la pluie
Pourtant nous l'entendons et lui obéissons.

Au lavoir où l'eau coule un nuage simule
À la fois le savon, la tempête et recule
l'instant où le soleil fleurira les buissons.

Desnos 6.4.44
19, rue Mazarine
Paris VI

À LA CAILLE

MARÉCHAL DUCONO

Maréchal Ducono se page avec méfiance,
Il rêve à la rebiffe et il crie au charron
Car il se sent déjà loquedu et marron
Pour avoir arnaqué le populo de France.

S'il peut en écraser, s'étant rempli la panse,

En tant que maréchal à maousse ration,
Peut-il être à la bonne, ayant dans le croupion
Le pronostic des fumerons perdant patience ?

À la péter les vieux et les mignards calenchent,
Les durs bossent à cran et se brossent le manche :
Maréchal Ducono continue à pioncer.

C'est tarte, je t'écoute, à quatre-vingt-six berges,
De se savoir vomi comme fiotte et faux derge
Mais tant pis pour son fade, il aurait dû clamser.

PETRUS D'AUBERVILLIERS

Parce qu'il est bourré d'aubert et de bectance
L'auverpin mal lavé, le baveux des pourris
Croit-il encor farcir ses boudins par trop rances
Avec le sang des gars qu'on fusille à Paris ?

Pas vu ? Pas pris ! Mais il est vu, donc il est frit.
Le premier bec de gaz servira de potence.
Sans préventive, sans curieux et sans jury
Au demi-sel qui nous a fait payer la danse.

Si sa cravate est blanche elle sera de corde.
Qu'il ait des roustons noirs ou bien qu'il se les morde,
Il lui faudra fourguer son blaze au grand pégal.

Il en bouffe, il en croque, il nous vend, il nous donne
Et, à la Kleberstrasse, il attend qu'on le sonne
Mais nous le sonnerons, nous, sans code pénal.

LE BON BOUILLON

Le grand sorcier peut bien bonir pour les moujinques
La paix ! Le pet ! pour le gnière aux tifs pointus.
Les vingt-deux sont sonnés, vla les flics ! vla la trinque !
C'est deux fois l'heure du bouillon pour le têtu.

Car à Wagram, à la Popinque ou aux Vertus
Il n'est pas un fauché pour endosser son drinke,
Il faudrait être cloche ou fada ou tordu
Pour mettre un seul linvé sur les hitlo-germinques.

Hitler, mon patelin te porte au sinoqué.
Tu l'as voulu, tu l'auras pas, tu vas raquer,
Tu ne t'en iras pas en faisant Charlemagne.

Car, frère mironton, si tu vas au pétard
Tu peux te suicider, à la dure, au pétard,
Mais je crois que plutôt tu en tiens pour le bagne.

FRÈRES MIRONTONS

Pour le rond, pour le dix et pour la terre jaune,
Une chiée a la dent, mais j'ai l'estomme en vrac
À les imaginer, deux par deux, cul à trac
La dossière et le zob à la mode d'Ancône.

Tel empapahouta chez nous demande aumône
Aux louchébems ou aux sergots ou même aux macs,
Tels autres sont mordus pour des girons, des jacks
Pour un télégraphiste, enfin pour un beau môme,

Les frères mirontons n'en demandent pas tant,
La ficelle, elle seule, émeut leur palpitant,
Par discipline ils se font donc dorer la rose.

Passe encor de se faire emmancher par un dur
Ou d'aller au petit d'un mignon, d'un pas mûr,
Mais pour l'*oberleutnant* se défoncer le prose !

LE FRÈRE AU PÉTARD

À Pantin la verdure a pu traîner ses grolles,
Tas de branques farcis de bobards à la noix,
À force de calter s'atigent leurs guibolles
Et, pour roter pardon, ils n'auront plus de voix.

Au train onze on verra s'esbigner les mariolles
Quand nous aurons condé de crécher dans nos bois
Et qu'ils renifleront au rif des roubignolles
Le nazi dont les sœurs ont payé leurs exploits.

Ils pourront déflaquer au barbu conjugal,
Le bide enflé leur régulière aura grand mal
À vêler les lardons qui porteront leur blaze.

Une chose est cherrer, une autre aller au pieu,
Et les meilleurs cherreurs viennent toujours au lieu
Où plus fortiche attend et leur bouffe le naze.

MINUTE !

Tu dis vrai quand tu dis qu'ils rembarquent la chtouille
Au pays où l'on cache avec un élastic.
Que déhotent leurs crocs, que valdinguent leurs douilles,
Ils se piquouseront, en gruingue, à l'arsenic.

Mais tu te gourres si tu crois que leur andouille,
Un chouïa, seulement, morfila de vrais crics.
Des boudins, je te dis, panèrent ces panouilles,
Des veaux à faire aller, au refile, un indic.

Ils vont droit aux pétards écumants de vérole,
Ils se croient des caïds, ce sont des branquignols,
Pour se faire plomber raquant en michetons.

Ils n'ont pas eu nos sœurs, ils n'ont pas eu nos dames,
Ce n'est pas leurs bécots qui leur donnent la rame
Mais de se répéter « Nous sommes les vrais cons. »

AUTRES POÈMES MINE DE RIEN

CHANT POUR LA BELLE SAISON

Rien ne ressemble plus à l'inspiration
Que l'ivresse d'une matinée de printemps,
Que le désir d'une femme.
Ne plus être soi, être chacun.
Poser ses pieds sur terre avec agilité.
Savourer l'air qu'on respire.

Je chante ce soir non ce que nous devons combattre

Mais ce que nous devons défendre.

Les plaisirs de la vie.
Le vin qu'on boit avec des camarades.
L'amour.
Le feu en hiver.
La rivière fraîche en été.
La viande et le pain de chaque repas.
Le refrain que l'on chante en marchant sur la route.
Le lit où l'on dort.
Le sommeil, sans réveils en sursaut, sans angoisse du lendemain.

Le loisir.
La liberté de changer de ciel.
Le sentiment de la dignité et beaucoup d'autres choses
Dont on ose refuser la possession aux hommes.

J'aime et je chante le printemps fleuri.
J'aime et je chante l'été avec ses fruits.
J'aime et je chante la joie de vivre.
J'aime et je chante le printemps.
J'aime et je chante l'été, saison dans laquelle je suis né.

IL A SU TOUCHER MON CŒUR

L'autre soir j'ai rencontré
Un séduisant jeune homme
Et nous avons folâtré
Et dégusté la pomme
Dans le lit que j'étais bien !
Car le lit c'était le sien.

Il avait su toucher mon cœur

Tout en fièvre
Et j'aimais déjà la saveur De ses lèvres
Au bout d'un petit instant Un instant
Qui dura longtemps
Mais qui me parut trop rapide
Il me quitta d'un air languide
Pour aller se laver les mains
Tout près dans la sall' de bains.

Peu après il est rentré
Tout rempli de courage
Et il a recommencé
Plein de cœur à l'ouvrage
Car douze fois dans la nuit
La même chose il refit.

Il avait su toucher mon cœur
Tout en fièvre
Et je garde encor la saveur
De ses lèvres
Mais le lendemain matin
Du festin
Sur le traversin
Je vis qu'il y avait trois têtes
Et je compris toute la fête
C'était tour à tour deux jumeaux
Qui s'étaient donné le mot

J'ai gardé ces deux chameaux
Ne sachant lequel prendre
Maint'nant j'aim' les deux jumeaux
Qui sav'nt bien me le rendre
Et je cherche chaque nuit
Si c'est l'autre ou si c'est lui.

Car ils ont su toucher mon cœur

Tout en fièvre
Il me faut toujours la saveur
De leurs lèvres
L'un à l'autre fait pendant
C'est charmant
Mais c'est fatigant

Je me demande très anxieuse
Quel serait mon sort d'amoureuse
Si leur mère mieux stimulée
Avait fait des quintuplés.

COMPLAINTE DES CALEÇONS

Depuis que j'suis dans la marine
À bord du paqu'bot Pompadour
J'en ai marre de la marine
Je marronne et pleur' tous les jours.
Moi qui ne rêvais qu'abordage
Ciel nouveau, cyclone et orage,
Je suis à bord valet de chambre.
Alors, de janvier à décembre...

Cal'çons, chaussett's, souliers, gilets, chemises...
Je bross', je r'pass', j'nettoie, j'recouds, j'reprise
Ça me neurasthénise.
J'avais rêvé la vie des marins.
Du tropique aux banquises
D'Amérique et d'Asie au sable africain
Bordeaux, Tokyo, Valparaiso, Venise
Congo, Porto, Noix-de-Coco, Rio
Qu'la mer soit bleue ou grise
À fond de cale je répar' les trousseaux :

Cal'çons, chaussett's, souliers, gilets, chemises...

Aussi un jour à Buenos Aires
J'abandonnai la cargaison
Pour une fille de Madère
Que je suivis dans sa maison.
Mais moi qui rêvais aventures
Don José, Carmen et luxure
Je suis encor valet de chambre,
Alors, de janvier à décembre...

Cal'çons, chaussett's, souliers, gilets, chemises...
Je bross', je r'pass', j'nettoie, j'recouds, j'reprise
Ça me neurasthénise.
J'avais rêvé la vie des chât'lains.
Hélas quelle méprise !
Pas d'amour, pas d'ami, partout le dédain,
Gaby, Dolly, Suzy, me martyrisent
Daisy, Marie, Nini m'font fair' leur lit
L'patron me terrorise
Et j'm'occup' du ling' des affranchis :
Cal'çons, chaussett's, souliers, gilets, chemises...

Fatigué, revenu en France,
C'est à Paris rue Montpensier
Que j'ai comblé mes espérances.
Avec Adèl' je m'suis marié.
Moi je l'ador', elle est fidèle
C'est un bijou, c'est un modèle
Je lui sers de valet de chambre.
Alors de janvier à décembre...

Jupons, bas d'soie, souliers, chapeaux, chemises..
J'achèt', j'essaie, je paie, je fais des r'prises.
Elle aime la toilette
Elle a tout le bon goût féminin

Je suis couvert de dettes
Car je cours chaque jour les grands magasins
Finis bateaux, finis châteaux, bêtises,
Adieu marins, gauchos, adieu pampas,
Ainsi pas à pas je brise
Avec ce passé qui me dupa :
Jupons, bas d'soie, souliers, c'est ma devise !

LA FAMILLE DUPANARD DE VITRY-SUR-SEINE

La tribu Dupanard
Les parents les moutards
Habit' dans un gourbi
À Vitry
À Vitry-sur-Seine
Ah ! quelle veine !

Le papa Dupanard
A jadis fait son lard
Au retour d' Biribi
À Vitry
À Vitry-sur-Seine
Ah ! quelle aubaine !

La maman Dupanard
S'est rangé' sur le tard
Ell' buvait des anis
À Vitry
À Vitry-sur-Seine
Ah ! quelle haleine !

Le p'tit Louis Dupanard
D'habitude couche au quart

Puis il fait son fourbi
À Vitry
À Vitry-sur-Seine
Ah ! quell' vilaine !

La Louison Dupanard
A des patt' de canard
Des poils de ouistiti
À Vitry
À Vitry-sur-Seine
Ah ! quell' Sirène !

Au musé' Dupuytren
Il y en a encor un
Il n'a pas fait son lit
À Vitry
À Vitry-sur-Seine
Ah ! quelle peine !

Dans l'caveau familial
Ils iront c'est fatal
C'est la mort c'est la vi'
À Vitry
À Vitry-sur-Seine
Ah ! quel domaine !

Puis on les oubliera
Tôt ou tard c'est comm' ça !
À Pékin à Paris
À Vitry
À Vitry-sur-Seine
Faridondaine !

Prospectus
et autres poèmes 1919-1944,
rassemble des poésies de
Robert Desnos (1900-1945).

ISBN : 978-2-89816-586-3
© Vertiges éditeur, 2022

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2022

– 1587e lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org